



Enfance Violence Exil

par Catherine MILKOVITCH-RIOUX et Rose DUROUX
CELIS, Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand

Colloque international

[ENFANCES EN GUERRE. Témoignages d'enfants sur la guerre](#)

Université Blaise Pascal – Clermont-Ferrand (CELIS)

Université d'Amiens (CHSSC)

7-8-9 décembre 2011

UNESCO

Programme ANR Enfance Violence Exil

enfance-violence-exil.net

Alfred et Françoise Brauner par leur filsⁱ

Claude-Michel Brauner

(Professeur émérite, Université Bordeaux 1)

Alfred Brauner, mon père, nous a quittés voici dix ans, le 1^{er} décembre 2002, à l'âge de 92 ans. Il souffrait terriblement mais avait gardé toute sa lucidité. Quelques mois auparavant, il avait encore parlé devant un auditoire de plusieurs centaines de personnes qui l'avaient longuement applaudi. La veille, il m'a dicté une lettre pour sa traductrice italienne, car il écrivait difficilement. Il me l'a prise des mains et relu sans même mettre ses lunettes. Il était inquiet de l'évolution de notre société, lui qui avait été un homme engagé toute sa vie. Cité à l'ordre de la division en juin 1940 lors de la bataille de l'Ailette, puis résistant, il craignait même, arrivé au XXI^e siècleⁱⁱ, de ne pouvoir renouveler sa carte d'identité française. En effet, mon père est né à Saint-Mandé de parents autrichiens venus passer deux années à Paris pour des raisons professionnelles. Si, à l'âge de dix-huit ans, il choisit d'être Français, c'est à Vienne qu'il a grandi et étudié. Je lis parfois que mon père était étranger à la psychanalyse. J'ai une explication : Freud avait pincé la joue du jeune garçon, ce qui lui a laissé un premier souvenir cuisant ! En fait, mon père connaissait parfaitement les théories psychanalytiques et, dans la Vienne de la fin des années vingt et du début des années trente, il avait été très proche de son oncleⁱⁱⁱ, le psychanalyste Erwin Wexberg^{iv}, qui lui donnait à lire ses publications.

Françoise Brauner, ma mère, est décédée deux ans avant mon père en septembre 2000, mais depuis plusieurs années déjà elle avait malheureusement cessé de faire partie de notre monde. Fritzi Riesel était née à Vienne en 1911. Elève dans un lycée protestant, elle avait décidé très jeune de devenir médecin ce qui à l'époque était peu courant pour une jeune fille. Très sportive et passionnée de montagne, elle a encore adolescente rencontré mon père dans un camp de jeunes alpinistes. C'était



une jeune femme forte et énergique, si belle qu'à cinquante ans on lui donnait quinze années de moins. Son doctorat en médecine obtenu à Vienne début 1936, elle commença à exercer mais très vite elle rejoignit mon père qui effectuait son service militaire en France, sous prétexte d'un stage dans un hôpital parisien, sans parler alors un mot de français. Était-ce pour fuir la montée du nazisme ou pour ne pas laisser échapper l'homme de sa vie ? Je ne l'ai jamais su... Quoi qu'il en soit, ils se sont unis en septembre 1936, Fritzi devint française et plus tard Française. Elle ne reverra plus jamais les siens.

Ma mère est partie sans peur en Espagne en 1937 pour rejoindre les Brigades internationales, outrée que, jeune mariée, elle eût besoin de l'autorisation de son époux pour obtenir un passeport. C'est dans un hôpital militaire de Benicàssim que le « Docteur Fritzi » pratiquât pour la première fois la chirurgie de guerre. A son retour en France, elle trouva la porte fermée aux médecins à diplôme étranger, ce qui sera l'un des grands drames de sa vie. Elle, si fière de son titre de médecin, se sentira humiliée quand elle devra travailler comme infirmière ou faire des massages médicaux pour gagner de l'argent. Il lui fallut attendre les années cinquante pour obtenir son doctorat français, puis se spécialiser en pédopsychiatrie, après avoir dû repasser jusqu'au baccalauréat. Le ministre de la Santé la dispensa heureusement des années de faculté au titre de la Résistance, où elle prit le nom de « Docteur Française »^v.

C'est seulement au début du mois de septembre 1939 que le couple a pu prendre quelques jours de vacances à Chamonix. Ils décidèrent d'escalader le Mont Blanc, mais mon père n'arrivait pas à suivre l'allure de sa femme. Elle s'élança alors seule vers le sommet, puis le rejoignit pour refaire l'ascension avec lui. Au sommet du Mont Blanc, un autre alpiniste interrogea mon père : « Vous êtes Français ? Rejoignez la vallée au plus vite, vous êtes mobilisé ! ».

Quelques années plus tard, ma mère passa tranquillement en vélo au milieu des soldats allemands dans Paris occupé, des piles de tracts sur le porte-bagages. Mais ces années-là^{vi} lui ont laissé un traumatisme, une nuance de tristesse qui parfois voilait son beau visage. Elle paraissait alors lointaine, perdue dans ses pensées et ses souvenirs viennois.

Ma mère si forte n'aurait jamais supporté de se voir devenue une ombre et c'est pour moi un regret éternel qu'on ne lui ait pas permis de nous quitter dignement. Peut-être que mon père tenait tellement à sa compagne qu'il voulût la garder quel qu'en soit le prix.

De son côté, mon père était un littéraire de formation, parfaitement bilingue français-allemand. Il avait soutenu en 1934 à l'université de Vienne une thèse sur *L'Unanimisme de Jules Romains* qui avait impressionné l'écrivain. Je vois aujourd'hui sur un rayon de ma bibliothèque le volume de *Musse* offert et dédié par l'auteur, « son reconnaissant et dévoué Jules Romains ». En 1937, il rejoint sa femme en Espagne avec une carte de presse et recueille des dessins d'enfants témoins des atrocités de la guerre d'Espagne. Il pressent la guerre mondiale inévitable et, à son niveau, veut alerter le monde de ce qui se prépare. Il pense que publier ces dessins serait un moyen de mobiliser l'opinion mais il n'est qu'un jeune homme de 27 ans, il lui faut des relais. Il s'adresse à Romain Rolland installé en Suisse et lui envoie le matériel recueilli en Espagne. Hélas, le lauréat du prix Nobel de littérature se sent impuissant et, dans une lettre prémonitrice à mon père le 7 décembre 1938, s'insurge : « Il y a dans le grand public français une fatigue, une sorte de dévitalisation et de découragement, qui lui fait écarter plutôt que rechercher toutes les images de malheur qu'il n'a pas su empêcher, et dont il porte peut-être secrètement le remords »^{vii}.

Après la guerre, en 1946, il soutint une thèse d'Etat à la Sorbonne, *Les Répercussions psychiques de la guerre moderne sur l'enfance*^{viii} et il était très fier de son titre de docteur ès lettres. Malheureusement, mon père n'a jamais pu appartenir à l'Université, alors qu'il était profondément



fait pour l'enseignement et la recherche. Il était heureux je pense que son fils devienne professeur. Toute leur vie, mes parents ont été des « francs-tireurs » qui n'appartenaient pas au monde académique et qui n'ont été reconnus qu'au soir de leur vie professionnelle. Quand mes collègues et anciens élèves ont organisé un colloque et publié des mélanges à l'occasion de mes soixante ans, j'ai eu le sentiment que mes parents auraient bien plus mérité une telle reconnaissance.

Pétri d'humour, mon père n'hésitait pas à se mettre en scène dans les soirées comme chez leurs amis, le professeur Boltanski et sa famille^{ix}, même si ma mère n'aimait pas qu'il fasse le pitre. Son imagination fertile et ses talents de scénariste se sont épanouis dans les personnages de bandes dessinées qu'il a créés et qui ont marqué mon enfance : Télé et Phone, les deux messagers, Jim, John et la Jeep, les Américains qui débarquent en 1944 avec leur cheval devenu Jeep, Londa, Brouille et Petrouchka... Je n'oublierai pas non plus la cuisinière noire, Titine, qui ne serait pas « politiquement correcte » aujourd'hui^x. Au lendemain de la guerre, il avait lancé la collection « Chiche » pour la jeunesse, mais si la nature l'avait doté de multiples dons, elle avait omis celui des affaires. Il écrivait facilement et en permanence sur tous les sujets, des livres, des articles ou de simples billets, même des pièces de théâtre. Je l'ai toujours vu avec une machine à écrire près de lui ou, à la fin de sa vie, son Mac. Il était également un excellent photographe et un cinéaste dont les films sur les enfants déficients mentaux ou autistes ont été primés à de multiples reprises.

Il n'était pas facile d'être le fils unique de ce couple si uni qui s'était connu à l'âge du lycée et dont leur métier était la seule passion, avec la montagne. J'ai été le témoin de leur vie pendant la deuxième moitié du XX^e siècle, un témoin plus qu'un acteur sans doute. Ils avaient attendu la fin de la guerre pour me faire venir au monde, jugeant leur engagement dans la Résistance incompatible avec une maternité.

Mon père m'a transmis je pense son esprit créatif et j'ai appris de lui ce qui m'a le plus servi dans ma vie professionnelle : avoir des idées et savoir les développer. Ma mère n'avait pas la fantaisie de mon père. Elle avait quant à elle un esprit scientifique rigoureux dont j'ai sans doute hérité, qui s'accordait parfaitement avec les capacités d'imagination et de création de son compagnon et les complétait harmonieusement. J'étais sans doute plus proche de mon père que je me mis à appeler « Fred » et il était très fier d'être un père « moderne ». Tous deux ont été des parents exceptionnels et plus tard des grands-parents affectueux et attentionnés.

ⁱ Il ne s'agit pas d'une biographie (qui reste à écrire), mais d'un simple témoignage. Ce texte contient cependant des éléments biographiques qui proviennent de recherches effectuées par ma fille Léopoldine.

ⁱⁱ Enfant, il exprimait son désir de voir l'an 2000, mais, né en 1910, on lui laissait peu d'espoir !

ⁱⁱⁱ La famille maternelle de mon père comptait de nombreux intellectuels, écrivains, hommes politiques, et même un compagnon de Karl Marx à Paris.

^{iv} Erwin WEXBERG recevait Sigmund Freud lors des concerts d'appartement qu'il organisait chez lui, au Palais Esterházy. C'est là que mon père fut présenté à Freud qui lui pinça affectueusement la joue. Voir également l'anecdote rapportée par Boris CYRULNIK, *De chair et d'âme*, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 229.

^v On m'a raconté que Jacques Chaban-Delmas a pris ma mère dans ses bras lors d'une cérémonie du souvenir. Il lui remettra, ainsi qu'à mon père, la médaille de la ville de Bordeaux.

^{vi} A partir de 1943, mes parents étaient activement recherchés par la Gestapo.

^{vii} Ce corpus extraordinaire était constitué de copies de dessins, car mon père ne prélevait jamais le dessin original qu'il laissait à l'enfant. Pendant l'occupation, ces documents furent cachés chez une personne qui prit peur et les brûla. Mais des plaques de cuivre avaient été gravées, qui furent retrouvées par hasard dans les années soixante.



^{viii} Alfred BRAUNER, *Les Répercussions psychiques de la guerre moderne sur l'enfance*, Paris, Les Editions sociales françaises, 1946.

^{ix} Pendant ce temps je jouais avec mon meilleur ami d'enfance, Christian Boltanski, qui me montrait ses premières peintures très inspirées. Dans sa chambre, je lisais avidement les albums de *Tintin* qui n'étaient pas autorisés à la maison !

^x Alfred BRAUNER, *Titine et l'Education moderne*, Paris, Editions Groupement de recherches pratiques pour l'enfance, 1963.